

Deux Frères de Cœur

PASCAL ET LE DUC DE ROANNÉS

Pascal, un peu de sa vie, revint de son nouveau séjour à l'Université de lettres. M. Maurice Barrès, l'éminent académicien, a écrit dernièrement un fort bel article, ayant pour titre "L'Amour de Pascal". Muni de nos archives historiques, écrit Choussat-Gouffier A. de Fausigny Lacourge, nous allons pénétrer dans le domaine des sentiments d'un Pascal intime, familier des plus grands personnages de son époque, ami d'élite de M. de Roannés, duc et pair, qui se plaisait à lui faire partager sa fastueuse existence. Si l'ancienne aristocratie était follement prodigue, elle connaissait les générosités extrêmes, et ces seigneurs braves et indépendants, couverts d'honneur et de gloire, qu'on s'efforce aujourd'hui, mais vainement, d'amoindrir par de fausses légendes, se trouvaient en rapport avec tout ce qui était noble et élevé. Ils traitaient en égaux les grands artistes, les grands écrivains, qui ne croyaient pas à abaisser en acceptant de l'ami-tié ce qu'ils auraient refusé comme un bienfait ou comme un don, et qui trouvaient en leur société l'aimable réunion de tout ce qui leur plaisait: les fêtes brillantes, pleines d'entrain et de gaieté, la vie intéressante avec ses illusions et ses changements continuel.

Pascal, très recherché à l'hôtel Roannés, y recevait une hospitalité empressée. Ses aspirations juvéniles d'art, de science, d'élegance, de beauté, de luxe aristocratique et intellectuel, trouvaient leur réalisation dans cetabri de l'amitié, où protecteur et protégé s'aimaient en frères de cœur et avaient l'un pour l'autre les soins et les dévouements, aliment de cette flamme invisible et indéfinissable qui donne tant de prix à l'existence.

Une grande célébrité littéraire et artistique s'attachait au nom de Gouffier. Sous l'influence de Pascal, le duc de Roannés devenait orateur et poète, et résumé le signe distinctif d'une race dans laquelle la dignité intellectuelle et le talent se perpétuaient depuis des siècles.

D'après les lettres de Jacqueline et de Marguerite Périer, le goût de Pascal pour les apparences séduisantes du plaisir fut bien passager; mais, pendant ce court espace de temps, il aime le monde et ses élégances et se conforma à toutes les exigences de la mode. On peut s'en rendre compte sur le portrait que possède le marquis de Gramont, Pascal, tout jeune, y est représenté vêtu d'habits somptueux et impeccables.

La noblesse et l'aristocratie de sa nature lui donnaient le courage de la pensée, la fierté de l'esprit et la tranquillité sévère qui lui faisaient mépriser tout ce qui, dans la vie, ne répondait pas à son ardent et absolu besoin de sincérité. Il ne se trouve dans aucun de ses ouvrages un seul précepte qui ne respire le dédain du convenu et des artifices du langage, et la lettre suivante adressée au duc de Roannés, dans laquelle l'âme impérieuse et dominante de Pascal se révèle à chaque ligne, permet de juger avec quelle hauteur serene il traite d'égal un personnage d'un rang si élevé, en lui traçant la distinction qu'il fait entre les grandeurs naturelles et celles qui ne sont que conventionnelles. "Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités.... Si, étant duc et pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous et que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous prierais de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faisez, elle vous est acquise; si je ne pourrais vous la refuser sans injustice, mais si vous ne le faisez pas, vous seriez injuste de la demander, et, assurément, vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand prince du monde."

C'est aussi au duc de Roannés que Pascal adressait les discours que Nicole a transmis sur la condition des grands: "Ce n'est pas par un moindre hasard que vous vous trouvez fils d'un duc, votre naissance dépend, en effet, d'un mariage, ou plutôt de tous les mariages de ceux dont vous descendez." Quant à vos richesses, c'est par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et qu'ils les ont conservées, et vous les ont transmises par la seule volonté des législateurs. D'où il résulte que, de tous ces hasards, on ne peut tirer vanité, que la grandeur ne dispense ni des talents, ni de la vertu, et que l'on doit d'autant plus éviter les excès, que le rang les facilite...."

L'esprit de Pascal, lumineux sur tous les points, savait même descendre des hauteurs de la science pure aux côtés pratiques et progressifs de l'existence. Il fut le promoteur avec son ami le duc de Roannés, des carrosses à cinq sols. Aucune idée d'intérêt personnel ne se mêla dans leur esprit à l'utilité d'une entreprise qui facilitait sans fatigue les moyens de transport. Les bénéfices devaient être attribués aux œuvres de charité. Par un testament du 10 août 1660, retrouvé par M. de la Cour de Grouchy, et qui fut transmis à Pascal, le duc de Roannés, en son testament, avait légué à l'hôpital général de Clermont, en Auvergne, une somme de 3000 livres, une fois payée.

Les carrosses étaient de huit places, les cochers habillés de casaque bleue, avaient les armes du Roi et de la Ville brochées sur la poitrine. On avait établi trois routes à travers Paris, les carrosses suivaient comme autour d'un îlot, les lignes d'ombelles. Le service commençait à six heures du matin. Le carrosse, plein ou vide faisait quatre voyages jusqu'à onze heures, et quatre autres de deux heures et demie à six heures. Les chevaux ne travaillaient que tous les deux jours. On disait dans le public que le nombre de sept carrosses était insuffisant, et qu'en faudrait au moins vingt. Une mesure fut prise pour l'ordre du service, et l'arrêt de vérification du Parlement portait "défense à tous soldats, pages, laquais, et tous autres gens de livrée, manœuvres et gens de bras d'y entrer, pour la plus grande commodité et liberté des bourgeois...." Sauval dit que les magistrats avaient adopté ces carrosses pour se rendre au Châtelet et au Palais, ce qui fit augmenter le prix d'un sol, qu'il augmenta, fils du grand Condé ne dédaigna pas de s'en servir. Mais, que dis-je! Le Roi, passant l'été à Saint-Germain, où il consentit que les carrosses vissent dans un, et du vieux château où il logeait vint au nouveau trouver la Reine-mère! Louis XIV était alors bien jeune, il n'avait que vingt-quatre ans. Mais on est un peu surpris de voir le Roi-soleil dans un omnibus.

Bien que Pascal ne fût pas nommé dans le privilège, il avait une part dans l'entreprise. Il écrivait, le 21 mars 1663, au bas d'une lettre de Mme Périer à Arnauld de Pomponne, exilé à Verdun, et l'un des associés dans l'affaire des carrosses: "J'ajouterais à ce dessus, qu'avant-hier, un petit coucher du Roi, une batterie dangereuse fut entreprise contre nous par deux personnes de la Cour, les plus élevées en qualité et esprit, et qui allaient à la ruine, en la tournant en ridicule, et qui eût donné lieu d'entreprendre tout, mais le Roi y répondit si obligeamment et si sèchement par la beauté de l'affaire et pour nous, qu'on rengaina et promptement.

Dès que les carrosses à cinq sols commencèrent à circuler, Loret le constata dans sa muse historique par le dizain suivant:

L'établissement des carrosses
Dirés par des chevaux non rosses,
Mais qui pourront à l'avenir,
Par leur travail le devenir.
A commencent d'aujourd'hui mesme,
Et que les bourgeois de Paris,
Considérant le peu de prix
Qu'on donne pour chaque voyage,
Prétendent bien mettre en usage.

L'hospitalité bnie de l'hôtel Roannés si libéralement accordée à Pascal, au temps de sa vie mondaine et de son heureuse jeunesse, lui avait permis de vivre dans l'intimité de la mère et de la sœur d'Artus de Gouffier. A ce moment, Charlotte de Gouffier, âgée de seize ans était moins semblable à une jeune fille qu'à un enfant, dont elle possédait le charme et la beauté fragiles que devait détruire un jour les épreuves de sa vie, car les larmes et le malheur l'attendaient. Rien ne survécut en elle que les grâces sévères de la femme du devoir. La préférence qui l'entraînait à son insu vers Pascal, se changeait peu à peu en un sentiment plus profond.

Ainsi que toutes les jeunes filles de qualité, Charlotte de Gouffier avait été élevée à Port-Royal, et toute sa vie elle en conserva la marque indélébile de hauteur de pensées. Elle aspirait à la vie religieuse et était fortifiée dans son désir par le protestantisme de Pascal qui s'exerçait avec une telle ardeur sur la famille Gouffier, qu'elle finit s'extremement, faute de descendance mâle, car le duc de Roannés, idole de sa mère, et adoré de sa sœur, voulait aussi quitter le monde et se retirer à Port Royal.

La mère d'Artus et de Charlotte de Gouffier, d'abord touchée et fière de l'amitié que ses enfants témoignaient à Pascal, qu'elle-même traitait avec prédilection, fut profondément atteinte et découragée dans son amour maternel lorsqu'elle les vit successivement quitter son foyer. Elle alla trouver Louis XIV, et lui adressa cette véhémence prière: "Pascal a entraîné mes filles vers la vie religieuse, aujourd'hui mon fils

m'abandonne pour le suivre dans la voie de tous les renoncements. Sire, j'ai recours à Votre Majesté."

Le Roi ne put rester insensible aux larmes de cette mère éplorée, et devant une si grande douleur, il ordonna à Charlotte de Gouffier de quitter Port-Royal, de rompre ses vœux et de retourner auprès des siens. Elle partit pour le Poitou, où le nom de Gouffier était immortalisé par de nobles traditions et dont son frère exerçait le gouvernement, appréciant ce grand voyage à cause de la multitude des personnes qu'il faudrait voir, et de la noble compagnie qui viendrait à sa suite, car elle était apparentée à tout ce que cette province comptait d'illustre.

Charlotte de Gouffier était née pour faire le bonheur de sa famille et le charme d'une société d'élite; son amour filial la retenait auprès de sa mère, dont elle plaignait l'isolement futur. Néanmoins, elle se soumettait avec une grâce involontaire et charmante aux obligations mondaines, dont elle connaissait l'amertume, mais qui son rang lui imposait. Le plus qu'elle pouvait, Mlle de Roannés s'abstenait des richesses, des somptueuses toilettes, et se retirait dans la solitude de ses appartements pour se grandir moralement, prier, méditer et adresser ses confidences à Dieu, car, à dit notre grand poète La Fontaine: "Le ciel reçoit plus de secrets que la terre." Sa retraite n'était point oisive; sa puissance de réflexion l'entraînait vers de fortes études; elle composait des recueils poétiques, travaillait pour les pauvres et visitait journellement les malades.

De retour à Paris, Charlotte de Gouffier épousa le duc de La Feuillade, après avoir été demandée en mariage par le marquis de Cuvères, fils du marquis d'Estrées; mais cette union se rompit, car M. de Vieuxville s'avisa tout à coup de songer pour elle à M. de La Feuillade: "Le Roi l'aime, écrit-il, et fera revivre le duché sur sa tête, il faut un duc et pair pour Mlle de Roannés"; elle se soumit avec tristesse, et le mariage fut, ressentit une immense douleur de son serment rompu, toujours présent à son âme et qui désolait sa vie.

Artus de Gouffier eut un profond chagrin du mariage de sa sœur, et ses sentiments religieux s'accrurent encore. Afin de la soustraire à l'influence de Pascal, son oncle, le comte d'Harcourt, de la maison de Lorraine, surnommé le Cadet à la Perle, résolu de lui faire épouser une de ses nièces; mais le jeune duc résista aux pressantes sollicitations de son parent qui en conçut une profonde irritation; il se retira entièrement du monde, faisant abandon de sa fortune, en faveur de sa sœur, ne se réservant que le strict nécessaire.

Saint-Simon fait du duc de Roannés, en 1696, le portrait suivant: "C'était un homme de beaucoup d'esprit et de savoir, qui tourna de fort bonne heure à la retraite et à une grande dévotion qui l'éloigna absolument du mariage. M. de La Feuillade en profita dans sa faveur. Il trahit avec lui de la cession du duché de Roannés, épousa sa sœur en 1667, et, sur sa démission, en conservant le rang et les honneurs, obtint pour soi une érection nouvelle, vérifiée au Parlement au mois d'août de la même année. Bientôt après, M. de Roannés ne parut plus à la Cour, prit une manière d'habit ecclésiastique, sans être jamais entré dans les ordres, et vécut dans une grande piété et dans une profonde retraite, et mourut de même, fort âgé (71 ans), à Saint-Just, près Mery-sur-Seine." Saint-Simon écrit encore "que le duc de Roannés avait perdu son père avant son grand-père, auquel il avait succédé au gouvernement du Poitou; il représentait très jeune, dans le plus splendide des costumes et grand apparat le comte de Flandre au sacre du roi Louis XIV."

Le duc de Roannés a mérité d'être appelé par ses contemporains "le bon Duc" et ce nom lui est resté dans l'histoire.

UN Mort à Cheval

Contes Tragiques

Le délai fixé par l'Assemblée législative pour la rentrée des émissaires suspects de conspiration contre la patrie était écoulé depuis un mois. Les biens patriotiques de la famille de Cornusson allaient être convertis en biens nationaux.

Quel était le patriote qui, en les acquérant, prouverait le premier sa confiance en la Révolution? L'ancien intendant des marquis de Cornusson était seul assez riche pour racheter la propriété de ses maîtres.

Il ne se présenta pas.

Du moins, il attendit une occasion plus propice, homme d'affaires d'abord, conciliant ses enthousiasmes avec ses intérêts.

Dès que le domaine de Cornusson fut, par décrets, divisé et subdivisé; dès que le serviteur rétor fut bien convaincu que la mise à prix de chaque parcelle était inférieure à la valeur réelle, il pensa qu'il était temps de faire acte de patriotisme. Il acheta pour une somme dérisoire le château, les bois, les forêts, la montagne, d'intendant passa maître et propriétaire. Le pays, lui parut plus grandiose, le spectacle plus riant, la nature moins sauvage. Le cœur ouvert à la poésie de la vie, il se maria.

Jacques Pages-Morlan avait environ quarante ans lorsqu'il épousa la jeune et gracieuse Charlotte Marival, du bourg de Fenayrols, qui entra à peine dans sa dix-septième année.

A partir de ce jour, l'existence de l'ancien intendant se dédoublait. Son cœur se partageait entre la jeune femme et la jeune fortune. A force d'exactions, il faisait tomber dans ses coffres-forts une pluie d'or, mais les regards de Charlotte étaient pour lui d'un prix inestimable. En pressurant les paysans qu'il payait peu et qui lui faisaient travailler beaucoup, le domaine gagnait une plus-value de deux cents pour cent; mais la vie de famille, toute si charmante avec la jeune femme se resserait chaque jour davantage et l'amour de Jacques Pages s'exaltait, feu qu'attisait la beauté peu à peu plus développée et plus charmante de la nouvelle maîtresse du château.

Il voulait pour elle conquérir une richesse immense; elle s'y opposait, comprenant les haines que son mari amassait avec l'or. Le nom de l'intendant des marquis de Cornusson devenait la terreur du pays.

Les pauvres n'osaient plus ramasser les bois morts. Autour de cette puissance qui grandissait, il se faisait un large silence de la population craintive, et l'isolement entourait le château où pourtant, sans ennui, l'épouse aimante essayait d'attendrir le mari dur aux malheureux. Il résistait à ses supplications et se vissait sans pitié contre les plus légers délits, haussant les épaules lorsqu'elle lui disait d'une voix tendre et craintive: "Tu ne vois donc pas que tu te fais haïr!"

Des murmures de mécontentement traversaient le pays, ruisselant sous la montagne, faisait le tour des villages voisins, descendait dans la vallée, étreignait le château, semait la colère qui deviendrait active et la haine qui se ferait justicière.

Charlotte pressentait un malheur. Quand elle sortait avec son mari, on le saluait même paisiblement. Que qu'il se rangeait trop lentement, prouvant ainsi l'intention de se faire blesser pour que la révolte, avec une apparence de raison, éclatât brusquement comme un incendie. La jeune femme, un jour, modifia sa phrase habituelle et dit à Jacques: "Tu ne vois donc pas que tu es cause qu'on me haït. Il réfléchit.

Cette idée sembla le toucher profondément.

— Que crains-tu ?

— Tout, vois-tu, tout. Je n'ose plus sortir.

— Ah! Charlotte, s'il t'arrivait un malheur, je mettrais le pays à feu et à sang, s'écria-t-il, illusionné sur sa puissance de parvenu.

— De quel droit? fit elle doucement. Tu n'es pas un seigneur, toi! Le serais-tu que les lois d'aujourd'hui ne protégeraient pas ton bon plaisir. Sois plutôt charitable et bienveillant. Sois-le pour moi qui t'aime et qui crains un malheur pour nous deux.

Cette scène amena un changement dans le caractère de Jacques. Mais il était trop tard. Une conspiration de paysans avait abouti à une solution. La mort de l'ancien intendant avait été votée et jurée dans un conciliabule sur la montagne.

Celui d'entre eux qui avait le plus de griefs contre le château se chargea de l'exécution.

C'était par une matinée claire de printemps. Le soleil, arrivé au-dessus des cimes, avait une chaleur douce qui caressait les herbes fumantes de rosée. Char-

lotte eut le désir d'une promenade à cheval, elle s'avançant dans les hautes salles froides et avait besoin du grand air vivifiant. Jacques consentit, joyeux.

La mode était alors que la femme montât en croupe. La cause n'était plus facile et plus intime ainsi, car les chemins étroits de la montagne ne permettaient pas à deux chevaux d'aller de front.

Au retour, en descendant le long des bois du versant, tout en causant tendrement, lui laissant flatter les rênes, elle, assise derrière lui et la tête appuyée sur son épaule, ils entrevirent dans les fourrés opaques la silhouette obsédante d'un braconnier qui les suivait comme leur ombre.

Charlotte inquiète se souleva, quittant l'épaulé de Jacques pour mieux regarder. C'était sans doute le moment attendu par l'inconnu qui ne voulait pas blesser la femme, car un éclair jaillit d'un buisson, suivi d'une détonation.

Le cheval se cabra.

Charlotte entoura le corps de Jacques dont les jambes se raidirent.

Le cheval, sous la pression, descendit le sentier au galop.

— Tu n'as pas de mal, Jacques? interrogea la jeune femme tremblante.

Il ne répondit pas.

— Moi, reprit-elle, je suis sautive. Comme tu es pale! Est-tu blessé? Réponds-moi.

Il restait muet.

Elle se pencha vers lui, examinant son visage.

Jacques, tenant correctement les rênes, les yeux fixés, les lèvres serrées, paraissait préoccupé de la seule idée de fuir et d'arriver vite au château.

Tout à coup, Charlotte poussa un cri.

Elle venait de voir dans la piste du cheval tomber des gouttes de sang.

— Jacques! Jacques! cria-t-elle affolée.

Toujours muet, droit et rigide, le cavalier aux yeux fixés regardait devant lui, les dents serrées, le poing noué aux brides, les pieds à l'étrier.

Cette course effrénée et lugubre dura cinq minutes encore.

Le cheval tourna, haletant, dans la cour du château.

A lors Jacques s'affaissa mollement et les bras de Charlotte. Il était mort.

Une énergie surhumaine, un miracle d'amour avait pu, pendant l'instant d'une pensée, lui faire comprendre qu'il ne fallait pas, par un seul cri de douleur, épouvanter sa femme dont la vie était peut-être en danger aussi. La balle avait traversé le cœur, mais la pensée avait imprimé une volonté au corps, et l'amour avait survécu à la vie: l'Amour avait été plus fort que la Mort.

Un compte rendu de Jules Janin.

Jules Janin rendit compte d'un mélodrame, tombé vers 1832 et ayant pour titre "Jenny Durand", de la façon suivante:

Jenny aime M. Alfred. M. Alfred aime Jenny. Quand M. Alfred a dit à Jenny: "Je t'aime, Jenny!" Jenny a répondu à M. Alfred: "Vous êtes fiancé avec Mlle Denise, Alfred." A quoi Alfred a répondu: "Cela ne fait rien, Jenny." Mais Jenny a dit à Alfred: "Cela fait beaucoup, Alfred."

Alors survient la mère d'Alfred, qui dit: "Cela fait beaucoup, Alfred." Puis Alfred dit: "Adieu Jenny!"

Jenny va retrouver Alfred chez le père d'Alfred, pour l'engager à l'oublier, elle Jenny. Mais dans l'intervalle, Alfred revient chez Jenny, et lui dit: "Je ne puis pas l'oublier, Jenny!" A quoi elle répond: "Oubliez-moi, Alfred." Puis il lui dit: "Je veux l'enlever, Jenny!" Elle répond: "Puisque tu le veux, enlève-moi Alfred!"

Et Alfred enlevait Jenny, quand tout rentré le père de Jenny qui a dit: "Ne me l'enlève pas, Alfred!" et la mère de Jenny qui a crié: "Ne nous quitte pas pour Alfred, Jenny!"

On a sifflé Alfred. On a sifflé Jenny.

Les spectateurs de "Jenny Durand" se sont moins amusés, ce jour-là, que les lecteurs du "Journal des Débats."

CUISINE

Chocroûte, cuisson.

Mettre à tremper la chocroûte dans de l'eau fraîche pendant 2 heures pour la désaier, renouveler l'eau plusieurs fois, enlever les grains de poivre, enlever le persil, le coriandre, le pégoutier, la presser, la mettre à cuire dans une casserole pendant 4 à 5 heures avec de la graisse d'oie, du jus de bœuf, sel, poivre, bouillon et vin blanc. A moitié de la cuisson ajouter des tranches de lard de poitrine (fomé à volonté), des saucisses, du jambon, des confits d'oie à volonté faire mijoter doucement en ajoutant du bouillon s'il est nécessaire. Dresser la chocroûte sur un plat après l'avoir dégraissée, placer dessus le lard, le jambon, les saucisses et l'oie.

La chocroûte est beaucoup plus digestible quand elle a été réchauffée le lendemain pendant plusieurs heures, plus elle est réchauffée, meilleure elle est.

On peut accompagner ce plat de pommes de terre bien farinées rôties entières dans du beurre.

Soupe au moules.

Mettre dans 3 litres d'eau bouillante, chou, navets, carottes, panais, céleri, blanc de poireau, haricots verts, petite pois, pointes d'asperges, pommes de terre et 500 gr. de poitrine de mouton. Faire cuire jusqu'à parfaite cuisson. Retirer la poitrine, la faire griller pour le servir avec une partie des légumes laissés dans la soupe et verser le liquide sur des croûtons de pain grillés dans le beurre.

Mirlouche à la venisienne.

(Morue séchée, mais non salée). Couper la mirlouche en morceaux, la faire tremper pendant 20 ou 24 heures dans de l'eau fraîche ou de l'eau tiède, puis la faire cuire une minute d'ébullition.

La retirer, l'égoutter, l'essuyer avec un linge, la laisser sécher et la saupoudrer légèrement de farine.

Faire dorer 2 oignons coupés grossièrement, les enlever, faire dorer la mirlouche des deux côtés dans le même beurre; remettre les oignons, ajouter 2 verres de vin blanc, sel, poivre, muscade, une cuillerée à bouche de purée de tomates, laisser cuire le tout doucement. Quand la sauce est réduite de moitié, servir.

Riz au lait.

Riz..... 200 gr.
Sucre..... 100 gr.
Sel..... 3 cuillerées
Café..... 3 jaunes
Aromates..... vanille ou citron.

Faire cuire le riz dans le lait avec le sucre, le sel et de la vanille ou de zeste de citron. Lorsque le riz est cuit et un peu refroidi, y mélanger les jaunes d'œufs, verser le tout dans un plat et faire glacer au four.

Sensations d'Oxford.

La paisible cité d'Oxford, que les vacances scolaires ont faite encore plus calme, montrait ces jours-ci une agitation inhabituelle.

On sait que la viette du Tear, en Angleterre comme en France, a déplié ses parties avancées. Le jour de l'arrivée du souverain, un socialiste habitant un faubourg d'Oxford, s'avisa d'arborer sur le toit de sa maison un drapeau noir après d'une grande paucarté on le liait: "Pas de bienvenue au Tear bourgeois!" Dans la rue, les passants protestèrent; le socialiste, de sa fenêtre, les poussa avec de l'eau froide. Les poussa à l'éloignement un peu et, quand ils furent hors de portée, ils allèrent en son honneur, ou ils brûlèrent "en église" la bannière abusive. Après cette innocente vengeance, ils s'en furent dîner. Mais les hostilités recommencèrent le soir. Six hommes déterminés revinrent devant la maison et faisant la courte échelle, hisserent sur le toit un septième camarade qui enleva le drapeau. Ils prirent alors les héros sur leurs épaules et le portèrent en triomphe à travers toute la ville, en chantant "Rule Britannia!" Ce soir-là, ils dormirent vainqueurs; seulement, le lendemain, à leur réveil, ils virent sur la demeure du socialiste une nouvelle bannière noire. Alors le héros, toujours le même, s'arma d'une scie, grimpa sur le toit, trancha radicalement la hampe du drapeau, par la même occasion, décrocha la pancarte et, en signe de victoire, arbora à la place les loyales couleurs de l'Union Jack.

A cette vue, les vivats, les hurlements éclatèrent dans la rue. Quand le héros eut remis pied à terre, la foule lui fit une ovation. Pour donner à l'enthousiasme public une forme positive, quelqu'un imagina de faire une collecte au profit du triompheur qui regarda ainsi, dans une même journée, le baiser de la gloire et celui de la fortune.

La comète Halley.

Cette fameuse comète de Halley, que les astronomes de tous les pays attendent avec une fébrile impatience, ne s'est pas montrée aux regards humains depuis trois quarts de siècle.

Vous pensez si son retour sera, comme celui de l'enfant prodige, dignement fêté dans les Observatoires.

Le hasard d'une promenade nous ayant conduit devant le palais des comètes et des lunettes astronomiques, là-bas, en ce joyeux et paisible quartier de l'Observatoire, écrit un chroniqueur parisien, nous avons cru qu'il serait séant de prendre des nouvelles de la belle voyageuse.

— Bonjour!

— Entrez!

Nous voici dans un cabinet austère, autour d'une table où se dressent des appareils multiples et qui, pour nos yeux de profane, ont des formes et des aspects mystérieux.

— Monsieur l'astronome, quand aurons-nous le plaisir de saluer Mme la Comète?

— Nous la cherchons, nous fouillons sans cesse l'immensité stellaire, mais nous n'espérons pas la découvrir avant le 12 ou le 15 septembre.... Toutefois, elle ne sera visible dans notre ciel et à l'œil nu, que le 8 avril 1910, au moment de son passage au point le plus rapproché du soleil. Elle y restera environ neuf mois.

— Supposez-vous que la voyageuse viendra à l'heure fixée par les calculs astronomiques?

— Il y a lieu de l'espérer.... Mais il ne faut pas oublier que la comète de Halley est une personne capricieuse. Elle a déjà trompé les calculs de nos devanciers....

Chandelle Originale

Il s'agit d'un poisson de l'Alaska, une fois séché, on glisse la queue dans une fente de la table et on allume le bout du nez. Il brûle pendant trois heures environ avec une belle flamme chaude d'une intensité lumineuse de trois bougies.

Incendies américains

D'après le "Pacific Monthly," les Etats Unis paient un rude tribut au feu: chaque année, les dommages causés par l'incendie d'édifices et d'immeubles, sans parler des forêts et cultures, s'élèvent à plus d'un milliard et demi. La solde des pompiers et l'entretien de leur matériel coûtent autant et les primes payées aux Compagnies d'assurances atteignent 975 millions: au total 3 milliards et demi, après déduction des 475 millions payés par les Assurances sous formes d'indemnités.

L'Américain paie une prime d'assurance de 11 fr. 50 par an et par tête, tandis que l'Européen paye 1 fr. 65 et l'Italien, 0 fr. 60 seulement.

Un titre envié

C'est celui de Consul honoraire de Bulgarie. Depuis la proclamation de Sofia, le Gouvernement de Sofia a reçu plus de 300 demandes dans ce sens de commerçants et d'avocats européens et américains. La plupart des solliciteurs joignaient à leur requête leur photographie et l'offre de sommes considérables.

Allumettes et Plumes

D'un tronç d'arbre de 20 centimètres de diamètre sur un mètre de longueur on peut tirer 12,500 allumettes. Un bloc d'acier de même taille fournit 70,000 plumes à écrire.